

attaques des Iroquois en allant surprendre leurs bandes au-dessus de Montréal, mais contre son habitude, il ne fut pas heureux et il retourna dire à M. de Maisonneuve que lui et ses compagnons désiraient se rendre aux Trois-Rivières pour jusqu'à la fin de l'été et y modifier leur plan de campagne, tout en assistant à la fête des morts qu'on y devait célébrer. C'était au commencement d'avril. De plus, dit-il, nous voulons voir, une dernière fois, si on tiendra la promesse de nous fournir des secours contre l'ennemi commun.

Une fois en route, la bonne étoile de Piescaret reparut, mais seulement pour le sauver, au lieu de lui procurer une victoire. Poursuivi, avec sa petite troupe, par de nombreux Iroquois, il gagna quelque distance sur le fleuve, et tout-à-coup les glaces se rompirent entre lui et ses ennemis qui durent s'arrêter devant cet obstacle. C'est à peine s'il eut le temps de se rendre aux Trois-Rivières, car la débâcle générale le suivait pas à pas.

“ Si nous avions la paix ! ” écrivait, cette année, le Père Buteux. Tel a été, pendant un siècle et demi, le cri d'espoir, la prière de la Nouvelle-France. Nos luttes ont été incessantes, — contre les Sauvages, contre les Anglais. Il nous a fallu nous défendre à tant de reprises, et dans des conditions si défavorables, que le récit de ces épreuves serait fastidieux s'il n'était rempli de souvenirs de gloire.

XIII.

Le fort Richelieu ne plaisait pas aux Iroquois, cependant, il n'en infestaient pas moins le lac Saint-Pierre qui leur offrait un champ commode pour exercer leurs rapines et leurs cruautés. Le “ mal-de-terre, ” espèce de scorbut, sévissait dans ce fort. L'été se présentait sous des circonstances critiques. Il était à craindre que la traite des “ pays d'en haut, ” qui, d'une année à l'autre, se signalait par ses développements, ne fut paralysée par la guerre. Si les Iroquois prenaient l'ascendant sur le fleuve, toute espérance de communication par cette voie était perdue. Il ne resterait d'accessibles que les cours d'eau des terres du nord.

M. de Montmagny voulut faciliter autant qu'il était en son pouvoir la descente des canots hurons, c'est pourquoi, le 27 mai, il chargea Pierre Caumont dit La Roche, soldat de la garnison de Québec, de partir avec la barque la *Louise* équipée de cinq matelots et montée par quatre soldats, de se rendre vers le lac Saint-Pierre et d'y faire une patrouille active. Ces précautions n'eurent